

Alice Massat
Le Code civil

R O M A N

DENOËL

Extrait de la publication

Le Code civil

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Le Ministère de l'intérieur, 1999.
Les Forces de l'ordre, 2001.

Alice Massat

Le Code civil

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

www.denoel.fr

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25361-9
B 25361-3

Elle passe, la porte tourne, elle continue tout droit. Elle repère l'écrivain. Elle s'arrête devant lui. Je suis Sylvie, bonsoir. Il la fixe un moment. Asseyez-vous ici, je termine avec eux.

Autour ils reprennent la conversation au sujet des manifestations étudiantes. 1968-1986 en gros sur les pancartes, sans autre commentaire. L'écrivain parle fort, nous on était meilleurs. Interdit d'interdire, c'est moi qui l'ai trouvé.

Hier, au téléphone, il parlait fort aussi. Physiquement, allez-y, décrivez-vous franchement. Vous voulez dire mes yeux? Vos yeux, vos cheveux, tout. Elle avait répondu je suis comme-ci-comme-ça. Il avait répété est-ce que vous êtes jolie? Elle avait éludé, comme au ni-oui-ni-non.

Assise, elle ne dit rien, regarde l'écrivain. Son œil droit se pose sur elle de temps en temps. Le gauche est immobile, en verre, sur l'assemblée. Sylvie baisse les siens, et devine ce qu'il pense. Il se demande toujours s'il me trouve moche ou pas.

Le serveur vient vers elle, qu'est-ce que vous désirez?

Sylvie répond merci, rien du tout, ça ira. L'écrivain bouge la main, vous prenez un whisky. Sec? demande le serveur. D'accord, un whisky sec. Elle ne sait pas ce que c'est l'alcool sec, mouillé. Elle ne sait pas non plus combien ça va coûter.

Les autres gesticulent, elle reste sans bouger. Elle n'ouvre pas la bouche, une rousse lui sourit. Elle avale une gorgée du whisky sans glaçons. L'écrivain dit c'est l'heure, maintenant c'est terminé.

Ceux qui ont pris des notes referment leurs cahiers. Ils se coiffent, ils soupirent. Comment vous la trouvez? L'écrivain leur demande leur avis sur Sylvie. Ceux qui ne sont pas partis la dévisagent longtemps. La gentille rousse répète le nom d'une comédienne. Le silence plane un peu, les trois autres sourient. Alors l'écrivain trouve deux questions pour Sylvie. Elle répond je ne sais pas, en pensant à son père. Ne dit pas je ne sais pas, répète toujours son père. L'écrivain, on dirait, ne sait pas lui non plus.

Le seul qui reste là est écrivain aussi. Son allure est celle d'une caricature. Caricature de quoi? se demande Sylvie. Il bouge beaucoup les bras et critique la télé. Cet écrivain-là est plus jeune que le borgne. Sylvie le dévisage de profil, discrètement. Il déchausse ses lunettes et suce le bout d'une branche. Il remue sur sa chaise, parle d'une voix aiguë. Sa chemise est froissée sauf le col ouvert. Ses poils noirs dépassent, très courts et frisés. La pochette de sa veste de tweed est soyeuse. Il déroule plusieurs fois ses boucles gominées, et gratte son menton troué en plein milieu. Sylvie scrute les détails qui l'im-

pressionnent un peu. Ils paraissent étudiés, se répondent l'un l'autre.

Un homme s'approche du borgne et le salue, bonsoir. Jean-Adam, tu vas bien? Je viens bien et toi-même? L'autre répond ça va et repart aussitôt. C'est Baudrillard, dit le borgne au jeune écrivain. Quoi, c'est lui, Baudrillard? T'as vu son parapluie? Le borgne réagit, ben quoi son parapluie? Fabriqué à Taiwan, parapluie à dix balles, *Le Système des objets*, c'est lui qui l'a écrit. C'est la fin! Tout va mal! dit la caricature. Le borgne hausse les épaules, il regarde sa montre. Mon rendez-vous ne vient pas, on dîne tous les trois? Sylvie hoche la tête, l'autre écrivain aussi. Le borgne lève le bras, l'addition, c'est pour moi.

Sylvie, depuis une heure, n'a pas ouvert la bouche. Elle l'ouvre et dit merci, le borgne n'entend pas. On sort, et on avance en suivant son allure. Personne ne parle alors Sylvie est plus à l'aise. Elle marche tout près de la caricature. Elle se tourne vers lui pour poser une question. Elle doit lever la tête, debout, il est très grand. Sous les feux verts, orange, ses cheveux noirs scintillent. Sylvie est attirée, je vais lire tous ses livres. Elle lui demande son nom, il répond gentiment.

On entre au restaurant, une table tout de suite. Les écrivains discutent, ils ne sont pas discrets. Elle finit leurs cocktails parce qu'ils n'en veulent plus. Elle sirote calmement, comme Michel Piccoli. L'acteur dîne près d'elle, le regard dans le vide.

On apporte les plats, c'est bon mais elle se force. Au

moment des desserts, les écrivains tarissent. Ils s'adressent à Sylvie, vous avez fait l'amour récemment ? c'était quand ? Sylvie répond, précise, il y a deux ans chez moi. Je veux dire chez ma mère, enfin chez mon beau-père. De quinze à dix-huit ans, j'ai eu plusieurs amants. Mais d'un seul coup plus rien, je ne sais pas pourquoi. La dernière fois en somme ce n'était pas terrible.

Deux ans, c'est pas possible ! les deux ne la croient pas. La caricature sourit comme une grimace. Son menton perforé se dilate en largeur. Sylvie sent qu'elle lui plaît un peu plus qu'au borgne. Lequel déclare cette fois, on partage, non, pas vous. Sylvie, rangez vos sous, vous en avez besoin.

Elle les remercie, on attend les taxis. Il n'y en a qu'un seul, on monte tous ensemble. Les trois serrés derrière, le jeune embrasse Sylvie. Jaloux, le borgne aussi, venez boire le champagne. Sylvie n'est jamais allée place des Vosges.

On prend les escaliers de marbre, un seul étage. Le borgne ouvre la porte, silence, ma femme est là. On n'allume pas les lampes, Sylvie pense tout est beau. Le parquet abîmé, la hauteur du plafond. Le vieux dit plus de champagne, il donne de la vodka. On s'installe dans la chambre, l'épouse dort ailleurs. Le jeune attrape Sylvie, l'embrasse, la sodomise. Le vieux essaie pareil, alors le jeune part. Le vieux dit Sylvie reste, et si ma femme arrive, tu ne t'inquiètes pas. Il s'allonge sur le dos, il ronfle aussitôt. Sylvie s'endort très vite elle aussi, c'est l'alcool.

La lumière blanche est froide, le réveil est moins beau.

Tout est sale dans la chambre, le vieux s'empare d'un livre. *La Bonne Nouvelle du fou*, par Jean-Adam Rollier. Je te l'offre si tu m'en fais vendre au moins trois. Et puis tu vas le lire, me dire ce que tu en penses. Je ne sais pas si je peux, répond Sylvie franchement. Pourquoi tu pourrais pas ? l'écrivain hausse le ton. Est-ce que je vais comprendre ? lui demande Sylvie. Qu'est-ce que tu veux comprendre ? il remue les épaules. Tu sais lire oui ou non ? Il lève son œil au ciel.

Il attrape un crayon, ouvre le livre, et signe. Elle prend l'objet et l'ouvre, lit le mot et referme. « Pour Sylvie, Jean-Adam », l'auteur renvoie Sylvie. Il lui tend un billet, cent francs pour le taxi. Sylvie dit non merci, j'ai une carte orange. Il commande quand même, elle lui obéit.

Elle rentre en métro, monte à l'appartement. Elle rencontre sa mère, tu n'es pas dans ta chambre ? Non j'ai pas dormi là. Le beau-père les rejoint. Il sourit à moitié, Sylvie se sent gênée. On ne lui demande rien, elle regagne sa chambre. Dans le couloir, elle se gronde intérieurement.

Elle doit trouver le livre de la caricature. Pour son portrait surtout, derrière la couverture. Il le lui a montré chez Jean-Adam Rollier. Elle se rappelle son nom comme une publicité. Elle trouve un exemplaire au magasin des Halles. Sur la jaquette blanche, elle scrute la photo grise. Elle sait qu'il est plus beau dans la réalité.

Elle fait la queue aux caisses, tend le billet de Rollier. Elle rentre et s'allonge dans sa chambre fermée. Elle

commence les deux livres, les lit successivement. Puis elle les range et ouvre l'annuaire, lettre M. Elle trouve Tristan Mollem, ce n'est pas un pseudonyme.

Sylvie lui téléphone, bonjour Tristan, Sylvie. Allô Sylvie c'est qui? Ah créature de rêve! Je ne peux pas vous parler, il y a un photographe. « Créature de rêve » Sylvie pense il est fou. La mère de Sylvie passe devant le téléphone. Elle regarde Sylvie, ne pose pas de question. Le beau-père de Sylvie la dévisage en coin. La sœur de Sylvie part, à table on ne dit rien.

Plus tard on téléphone, est-ce que c'est vous Sylvie? C'est moi-même et vous-même? Rollier m'a parlé de vous. Je veux vous inviter, pour dîner par exemple. Mais je ne vous connais pas, répond Sylvie surprise. Je vous dis que je suis un ami de Jean-Adam. La voix répète son nom, celui d'un écrivain. Il insiste longtemps, Sylvie répond non non.

Le soir on téléphone à nouveau, c'est pour elle. Jean-Adam Rollier lui demande de venir. À la Closerie tout de suite, je paierai le taxi. Sylvie ne répond pas, l'autre a raccroché. Elle retourne finir son assiette de tomates. À table on la regarde, le bruit des couverts. Elle ouvre la bouche pleine, il m'invite pour manger. Les autres lui répondent eh ben vas-y alors.

Sylvie prend le métro. Elle passe, la porte tourne. Autour de Jean-Adam, beaucoup de monde, des filles. Rollier s'adresse à eux, je vous présente Sylvie. Tristan Mollem est là, qui lui fait un sourire. Une décolorée ne

la regarde pas. La fille boit, parle fort, tout le monde l'écoute et rit. Elle n'a que dix-sept ans, répète souvent Rollier. Elle prépare son bac pour la fin de l'année.

Paul Moillault est ici, cure son fume-cigarette. Il porte plusieurs bagues à chacune de ses mains. Il caresse doucement les cheveux de la blonde. Il s'adresse à Rollier, elle est drôle, j'apprécie. Vous me la prêtez ce soir, dites, entre vieux amis? Rollier ne répond pas mais il rit franchement. Il aime que Paul Moillault soit séduit par la fille. Puis il demande aux autres est-ce que Sylvie vous plaît? Toutes les figures sur elle, personne ne répond.

Sylvie n'a pas son bac, vingt ans, un CAP. Ça se voit quelque part, je ne les intéresse pas. La blonde et Jean-Adam Rollier se lèvent et partent. Tout le monde se disperse. Mollem parle à Sylvie, tu veux dîner ici? Il commande deux tartares. On les sert, il l'embrasse entre chaque bouchée. Il l'entraîne à l'hôtel, la sodomise et dort.

Une fois par semaine, ça recommence tel quel. Dans de petits hôtels de différents quartiers. Le lendemain, Rollier téléphone à Sylvie. Il est bien informé, veut l'enculer aussi. Elle vient le voir, ils mangent ensemble sur la place. Rollier parle beaucoup, elle l'écoute, elle opine. Ensuite, ils se rendent dans sa chambre en pagaille. Elle regarde les livres, le futoir sur la table. Il s'allonge sur le lit, et ordonne amène-toi. Il tripote ses seins sous son pull, fais voir. Il baisse le pantalon et la culotte aussi. Elle se trouve en chaussettes contre l'homme habillé. Il se touche pour bander et veut prendre son cul. Il n'arrive

à rien, se termine à la main, éjacule sur elle, pousse un râle étrange. Elle se nettoie les fesses, se rhabille, au revoir. Il lui donne cent francs pour le taxi, toujours. Elle monte dans le métro et va s'acheter un disque. Ou bien un autre livre de Tristan Mollem.

Les culs de vingt ans, c'est bon, répète Tristan Mollem. Il dit les jeunes sont nuls, ils ne baisent pas les culs. Mollem adore dire cul en plissant les deux yeux. Lorsqu'il prend Sylvie, à l'oreille, il chuchote. Il lui demande dit cul, vas-y, maintenant, dit cul. Elle lui obéit, et Tristan Mollem jouit.

Le lendemain, Rollier veut s'y remettre aussi. En vrai, Sylvie comprend qu'elle ne plaît pas au borgne. Pas à Mollem non plus, ils jouent l'un contre l'autre. Chacun veut avoir pris Sylvie en dernier. Elle préfère Mollem à Jean-Adam Rollier.

Le borgne est connu, toujours à la télé. Dans la rue, les passants lui sourient, font bonjour. On le prend au sérieux, il est dans les journaux. Sylvie ne doute pas et pense que c'est bien, mais elle préfère toujours revoir Tristan Mollem. Elle veut s'occuper de lui, l'aimer parce qu'il lui plaît. Elle le trouve cohérent, ses livres et ses vêtements. Elle rêve de convenir à la caricature. Une image toute faite, qui rassure forcément. L'image qu'elle se fait d'un écrivain vivant. Mais pour lui correspondre, ce n'est pas facile. Elle n'a pas les vêtements, ni l'aplomb qu'il faudrait. Elle s'applique, se tient droite et ne mange pas trop. Elle cherche une belle coiffure, des vêtements plus beaux.

Un jour, il veut la voir et l'invite à l'hôtel. L'heure est

inhabituelle, on ne reste pas longtemps. Sylvie ose demander c'est quoi ton rendez-vous ? C'est rien, c'est la télé, un enregistrement.

Sylvie est fière de lui, et d'elle-même aussi. Elle va le regarder, à l'aise, sans qu'il la voie. Elle prévient sa famille, demain à vingt-deux heures. Puis elle a mal aux jambes, comme des courbatures. Pourtant ils n'ont rien fait d'acrobatique ensemble. Elle a froid et tremble, de la fièvre, la grippe.

L'heure approche, tout le monde regarde la télé. Personne n'aime Mollem, il est trop arrogant. Sa voix, ce qu'il raconte, quelle horreur ce type-là ! La mère, le beau-père disent il n'est pas terrible. Sylvie n'est pas d'accord, Tristan Mollem lui plaît. Et puis son livre sur les lieux communs, c'est bien. Sylvie l'a lu plus vite que le roman de Rollier.

Le borgne s'en aperçoit et n'aime pas beaucoup ça. Il critique Mollem devant Sylvie, souvent. Alors elle ne veut plus voir Jean-Adam Rollier. La Closerie c'est fini, le père dit tu es bête. Tu comprendras plus tard, Rollier c'est quelque chose. Sylvie qui aime son père veut qu'il n'ait jamais tort.

Un autre soir, Rollier téléphone à Sylvie. Je t'invite au Maroc, tu me rejoins demain. Le billet pour l'avion t'attend dans telle agence. Sylvie trouve des vêtements, prépare une valise. Elle devient nerveuse, que faire s'il m'oublie ? Que faire si personne n'est à l'aéroport ? Rete-

nir par cœur le nom de l'hôtel. Après l'atterrissage, descendre avec les autres.

Au sol un plaisir monte, la lumière tout autour. Le nom du grand hôtel, sur une petite pancarte. Dire bonjour à l'Arabe qui la brandit, merci. Sylvie et l'Arabe prennent la valise noire, trop grosse. Sur le bus, les pancartes à nouveau, monter seule. Les fenêtres ouvertes, elle respire les couleurs. Sylvie a peur encore, mais l'angoisse se dilue. Dans la douceur de l'air, elle se trouve plus sereine.

Le minibus pénètre dans un jardin géant. Il stoppe devant le mur d'un grand bâtiment. Elle descend et tente d'attraper sa valise, quand un nouvel Arabe la lui arrache des mains. Il dit c'est par ici, deux portes plus loin. Sylvie veut les pousser, mais elles s'ouvrent toutes seules. Deux Arabes sont derrière, vêtus du même costume. Ils tirent les deux battants, se regardent, synchrones. Une autre porte après s'ouvre encore, et toujours deux Arabes déguisés se tiennent face à face. Les deux hommes sourient, la réception est là. Alors, Sylvie retrouve Jean-Adam Rollier.

Il est en maillot de bain dans un fauteuil en cuir, et fume un gros cigare, se lève, voilà Sylvie. Il la présente à l'homme assis, qui fume aussi. C'est Roger Niederman, Sylvie lui serre la main. Je t'attendais j'ai faim, tu montes et tu te changes.

Dans la chambre, Sylvie déplie ses robes, toutes moches. Sauf la Kookaï, bien sûr, c'est cher une jupe comme ça. On dirait que Rollier ne sait pas apprécier.

Au bord de la piscine à l'ombre ou au soleil ? Tu préfères manger où ? Sylvie répond à l'ombre. Pas possible, tant pis, ça m'est égal en fait. Rollier demande une table à l'ombre et au soleil. Les Arabes bougent les parasols et les chaises.

Sylvie va au buffet pour choisir ce qu'elle veut. Des carottes râpées, une louche de taboulé. Elle n'ose pas manger cher, ni ce qui fait envie. Rollier prend une langouste, il répète j'adore ça. Pas toi, Sylvie, t'es sûre ? Non merci, j'ai pas faim. Sylvie voit l'animal, elle n'a jamais goûté. Elle regarde le borgne, il mange avec les doigts. Elle détourne les yeux sur les corps allongés.

Les femmes en maillot de bain n'ont pas de poils sous les bras. Une autre qui s'étire confirme cette loi. Sylvie n'a jamais épilé ses poils sous les aisselles. Elle n'y pensait jamais ou alors c'est des putes. Sa mère et sa grande sœur ont des poils sous les bras. Ici, c'est comme un code. Être conforme au code. L'été, Sylvie épile ses jambes avec une crème. Hier avant de partir, elle s'était préparée. Mais elle n'a pas pensé à traiter les aisselles. La crème est à Paris, il faut en racheter. Est-ce qu'ils en vendent ici, et s'il y en a, c'est où ?

Sylvie mange ses carottes, les bras contre le tronc. Elle plie le coude et passe discrètement son pouce sous l'aisselle, comme Babar, une image de Babar. Les pouces sous les aisselles, une image impossible. Babar n'a pas de pouces, les éléphants, pas de pouces. Peu importe, au toucher, pas un poil ne dépasse. À moins de lever le bras, le risque est écarté. Sylvie garde son calme, apparemment

du moins. Mais comment s'en sortir ? Trop chaud pour les manches longues.

Il faut régler l'affaire, la tête de Sylvie chauffe. Plus elle pense calme-toi, et plus elle panique. Comme si cette histoire cachait d'autres angoisses. Comme si toutes les angoisses se plaquaient sur les poils. Les poils tiennent chaud, avec la honte en plus. Sylvie comprend les femmes, le besoin du code glabre. Elle se fait des reproches, velue, se trouve obscène. Avant l'adolescence, pas de poils, pas de problèmes.

Il y avait Marina, une fille en colo. Dans les douches, à douze ans, plus velue que les grandes. Elle s'était rasé son tout premier duvet. Elle ne voulait pas être une femme avec des poils. Mais tout a repoussé deux fois plus broussailleux. Le système pileux se venge si tu le rases. Marina n'aimait pas parler, sauf à Sylvie. Elle voulait qu'elles s'écrivent, Sylvie avait promis. Mais Sylvie n'a jamais écrit à Marina. C'est très mal, pense Sylvie chaque fois qu'elle se souvient. Écrire à Marina sur le papier à fleurs. Marina m'a confié son secret sur les poils. Puis les jours ont passé, trop tard pour se forcer. Sylvie s'est reproché de ne pas tenir parole. Mais elle ne voulait pas écrire à Marina. Marina donnait trop d'importance à cette lettre. Ce qui est important importune Sylvie. Sylvie trahit souvent la parole qu'elle donne. Elle nie l'importance des promesses qu'elle délivre.

Elle fixe le borgne, se sert de l'eau, et boit. Il se met à crier mais c'est affreux ces poils ! Sylvie avale, calme, d'accord mais comment faire ? Il faut de la crème dép — il

lui coupe la parole. Tu prendras mon rasoir, ce n'est pas compliqué! Sylvie ne sait pas comment fonctionne un rasoir. Marina, à douze ans, savait l'utiliser. Après le déjeuner, Sylvie remonte pour voir. Elle aime être seule dans la chambre rangée. Elle fouille la trousse de l'homme, le dentifrice, le peigne. Elle rince le rasoir, désinfecte au parfum. De la mousse à raser, une odeur spécifique. Finalement ça ne coupe pas, ça rase, c'est un rasoir.

Sans les poils tout va mieux, Sylvie prend son temps. Elle lève les bras devant le miroir de la chambre. Elle se plaît et retrouve Jean-Adam, installé. Il écrit en public, c'est pour *Le Figaro*. En attendant la fin, elle s'allonge devant lui. Au bord de la piscine, elle demande un jus de fruits. Il suffit de lever l'un des deux bras sans poils. L'Arabe prend la commande, et revient tout de suite. Sylvie signe la note du nom de Jean-Adam. Elle boit, se lève et nage, se sent presque bien. Quelque chose la retient, quelque chose ne va pas. Pourtant tout est parfait ici, c'est comme un rêve. Mais tout au fond Sylvie sait ce qui ne va pas. Elle s'empêche d'y penser, elle nage, et se retient. Les gens ne font rien autour de la piscine. Ils lisent des romans, ou bien des magazines.

Lorsque la chaleur tombe, on remonte dans la chambre. Rollier pose ses carnets, et met son pantalon. On retrouve Niederman au bar anglais de l'hôtel. Sylvie aime les nu-pieds sur la moquette épaisse. Niederman, la voix basse, monologue longtemps. Sylvie boit l'eau gazeuse, écoute un peu, pas trop. Elle n'ouvre pas la bouche, sauf pour fumer parfois. Elle s'étonne d'être là,

presque heureuse, tout au bord. Niederman la fixe, de temps en temps, souvent. Tout d'un coup il se lève, rajuste son polo. Il s'éloigne et prévient qu'il revient bientôt. Tandis qu'il est absent Rollier dit à Sylvie c'est un homme important, il a beaucoup d'argent.

Niederman de retour, il s'assoit, le silence. Jean-Adam lui demande quelque chose à l'oreille. Niederman à voix haute dit qu'il préfère Sylvie. La blonde de dix-sept ans est rentrée à Paris. Les vacances de Pâques sont terminées. Elle a repris l'école, le bac, c'est dans trois mois. Sylvie la remplace, elle est plus disponible. Elle se demande pourquoi Niederman la préfère. Peut-être parce qu'elle se tait, l'autre parle tout le temps.

Plus tard, on dîne avec des Français de l'hôtel. Sylvie lâche son mégot dans le porte-bouteilles. Le serveur pose le vin sur les cendres et le filtre. Le dîner se termine, Sylvie ne pense pas. Elle reste sérieuse, feint d'écouter les autres.

Pour se coucher, elle cherche la belle chemise de nuit, celle que sa mère lui prête, un gilet assorti. Elle a brossé ses dents, et ouvre la valise. L'écrivain est tout nu, allongé sur son lit. Il dort on dirait, non : il se met en colère. Tu ne vas pas me sortir un pyjama, tout de même ! Ah bon, comment je dors ? Comme moi, tu dors toute nue. T'es au Maroc ici ! Sylvie ne voit pas le rapport. Elle pense heureusement, les lits sont séparés.

Le lendemain on a rendez-vous à midi avec les Niederman. Rollier est en retard. Sylvie rejoint Roger devant la réception. On attend vingt minutes, Jean-Adam se pré-

Alice Massat

•• Le Code civil

Pourquoi s'intéresse-t-on à elle ? Pourquoi la présente-t-on à tant de gens ? Sylvie se demande ainsi ce que Jean-Adam Rollier lui trouve. Elle suit l'écrivain dans les palaces marocains, les fêtes parisiennes. Elle le voit jouer

Alice Massat a déjà publié
Le Ministère de l'intérieur
(1999) et *Les Forces
de l'ordre* (2001).


avec la célébrité, terroriser, séduire. Car être écrivain ne suffit pas, Rollier veut devenir le roi borgne d'un monde spectaculaire. Autour de lui, Sylvie découvre sa cour des miracles, le journal qu'il dirige, ses amis, ses maîtresses, ses

mécènes. Elle se prête à ces jeux mondains et sexuels. Mais elle n'est pas dupe. Elle les observe, elle s'observe.

Sylvie ne semble pas en quête de réussite ou d'argent, mais plutôt d'un code, d'une vie qui sonne juste au milieu de tous ces masques. Habile en peinture, elle devient faussaire. Elle copie un artiste célèbre et trouve le moyen d'écouler les toiles. C'est alors que Jean-Adam Rollier perd la vue et met en scène son dernier trompe-l'œil : devenir un peintre aveugle. Sylvie l'aidera en dessinant pour lui des œuvres qu'il signera, approchant au plus près sa mythomanie médiatique.

Bûcher des vanités parisiennes des années 90, ce roman porte en lui une expérience secrète, celle de la frontière entre le faux et le vrai, l'intime et l'apparence.

DENOËL

B 25361.3  09.03
ISBN 2.207.25361.9
13 €

9 782207 253618